

Merveilles de la nuit de Noël

La prophétie des animaux

Daniel Giraudon

La présence des ténèbres qui recouvrent la terre dans sa nuit la plus longue de l'année à un moment charnière du calendrier traditionnel a rendu le folklore relatif à Noël particulièrement riche de traditions. Beaucoup d'entre elles sont communes à l'ensemble du monde chrétien.

En raison du lien avec ce basculement progressif de la nuit vers le jour, la période a conservé des croyances très anciennes encore présentes aujourd'hui dans les mémoires populaires

Jusqu'à une période récente dans les campagnes bretonnes les animaux de la ferme faisaient, pourrait-on dire, partie de la famille. C'est pourquoi on les associait assez naturellement à certains grands événements de l'année. La tradition imposait de faire participer notamment les bœufs (vaches) et les chevaux à la fête de Noël. Ce soir-là en effet, on leur mettait une litière fraîche dans leur crèche et ils avaient droit à un repas supplémentaire, *un réveillon* en quelque sorte, **adkoan, fiskoan**. Cette double ration leur était donnée en principe soit avant la messe de minuit, soit au retour.

On prétendait alors que les animaux ayant conscience de la solennité du moment ne fermaient pas l'œil de toute cette longue nuit du bout de l'an comme le rappelait cet ancien : « **Ma zad-kozh nâ lâret se din : Honnezh eo hirañ nozvezh zo 'barzh ar bloaz hag al loened na gouskent ket ha roet un tamm muioc'h dezhe da zibiñ a gavent berr an amzer** ». *Mon grand-père m'avait dit ça. C'est la nuit la plus longue de l'année et les animaux ne dorment pas et comme on leur donnait un peu plus à manger, ils trouvaient le temps moins long.*

C'était un retour aux sources quand le bœuf et l'âne à Bethléem étaient restés veiller dans la crèche en réchauffant de leur haleine le petit Jésus. En plusieurs lieux, on affirmait même qu'ils s'agenouillaient à minuit et se mettaient en prière. Cette dévotion du bétail à l'égard de l'enfant Dieu était jugée plus forte que celle de l'homme dont l'attitude en la circonstance est comparée à celle du crapaud dans ce dicton populaire : **N'eus nemet mab an den hag an touseg, a gousk noz an Nedeleg**. *Il n'y a que l'homme et le crapaud qui dorment la nuit de Noël.*

Les animaux et la naissance du Christ

Autre retour aux origines, les animaux, dit-on, retrouvaient la parole cette nuit-là à minuit. Cette croyance était généralement évoquée autrefois lors des veillées du cœur de l'hiver. Ce sont eux, dit-on, qui avaient fait connaître au monde la naissance du Sauveur. C'est sous

forme de mimologismes qu'on leur faisait annoncer la nouvelle. En voici une version alsacienne : A minuit le coq chante en latin : **Christus natus est**, *le Christ est né*. La vache demande en alsacien : **Wo, Wo, Wo ? Oû, où ?** et le mouton de répondre : **in Be-ethleem ! A Bethléem !**.

On trouve aujourd'hui encore un échange assez semblable dans le Tarn et Garonne :

Lo pol dis : « **Jesus es nascut !** » *Le coq dit : Jésus est né*

E la vaca que i respond : *et la vache répond*

E ont ? où ?

E la craba que i disia : *Et la chèvre qui dit*

A Bethléem ! A Bethléem

E l'ase que se trobava aqui : *Et l'âne qui se trouvait là*

I cal anar ! i cal anar ! Allons y ! Allons y !

Cette saynnette semble avoir été inspirée par divers sermonaires du XVI^e siècle comme l'indique Sébillot : « Dans un sermon sur la Nativité, un moine faisait ainsi dialoguer les animaux lors de la naissance de Jésus ; le coq chanta : **Chist natus est !** (*le christ est né*) ; le bœuf demanda en mugissant : **Oubi ? Oubi ?** (*ubi ? où ?*) ; l'agneau répondit en bêlant : **In Be e-e-thle-em** (*à Bethléem*), sur quoi l'âne conclut en brayant de tout son gosier : **Hin-hamus !** (*bis*) Eamus, (*allons*).

Le chant du coq à Noël

Comme on le sait, le coq n'a pas pour habitude de chanter la nuit. C'est aux premières lueurs du jour qu'il joue son rôle de réveille-matin. Par conséquent, s'il chante sous la lune ce n'est pas dans *l'ordre des choses*, pour reprendre le titre d'un livre de Marlène Albert-Illorca, et c'est en Bretagne une source d'inquiétude : **ar c'hog pa gan war e glud a ra glac'har d'e dud**, *quand le coq chante sur son perchoir, c'est signe de chagrin à venir pour ses propriétaires (sa famille)*. En pays Vannetais, Le Diberder rapporte l'anecdote suivante, survenue entre Lorient et Hennebont : **Un soir, tout le monde était à table et il commençait à être tard quand le coq du poulailler se mit à chanter. Le père dit aussitôt impérieusement aux siens : " Ne mangez plus : écoutez le nombre de coups que le coq va chanter." Et il prépara un grand couteau. Le coq chanta douze fois. Le père dit alors : "Heureusement qu'il a chanté un nombre pair de fois, c'est signe de mariage, car s'il avait chanté treize ou seulement onze, je l'aurais tué. " Dans les trois semaines qui suivirent, la fille de la maison se maria. Quand le coq chante un nombre pair de fois, c'est signe de mariage, impair, c'est signe de mort.** A Tréguier comme à Vannes, on ne pardonnait pas à Chanteclair d'annoncer de mauvaises nouvelles et comme le dit sans détour notre informateur : **Daonet vo ma ene, hemañ vo laket 'barzh ar soubenn, neue gano ket ken**, *que mon âme soit damnée, celui-ci ne chantera plus, on va le mettre dans la soupe et il ne chantera plus*.

Toutefois, au moment de l'Avent, on ne tenait pas compte de cette croyance funeste car on avait remarqué qu'en cette période les coqs chantaient à toutes heures du jour et de la nuit. On disait alors en pays gallo qu'ils *folleyaient*, et en Basse-Bretagne qu'ils perdaient la boule, **koll a raent o c'hartourenn**. Comment expliquer ce comportement ? Etaient-ils aussi fou que ça ? La réponse est peut-être à chercher du côté du peuple outre-Manche.

En effet, on prétendait en Irlande qu'au temps de Noël, ces appels nocturnes étaient pour les volatiles leur façon de proclamer la naissance du fils de Marie. Outre-Manche encore, et c'est Shakespeare en personne qui l'écrit dans Hamlet, *le coq chantait toute la nuit dans l'Avent pour purifier cette époque sainte et chargée de grâce*, en chassant les mauvais esprits vers leur retraite ou en les empêchant d'en sortir. On retrouve là l'autre rôle attribué au coq en Bretagne dans son chant habituel matinal, celui de faire rentrer au bercail tous les êtres malfaisants de la nuit y compris le diable. Les cocoricos bretons de l'Avent auraient donc là leur justification.

Le dialogue des bœufs, des chevaux...ou des ânes

Mais les coqs ne sont pas les seuls animaux de la ferme à délivrer de tels messages. Les chevaux, les bœufs, parfois les vaches, voire les ânes, donnent aussi leurs oracles. On disait en effet un peu partout en Europe et particulièrement en Bretagne que, la nuit de Noël à minuit, les animaux retrouvaient subitement le don de la parole des origines et qu'ils dialoguaient entre eux dans leur crèche. Cette croyance était accompagnée d'un tabou qui interdisait aux hommes d'aller les écouter. Celui qui transgressait l'interdit s'exposait à apprendre par les animaux soit sa propre mort, soit celle d'un proche. C'est ce que nous racontait par exemple Herveig Rivoal à Poullaouen : **Etre hanternoz ha div eur oa ket droed da vont barzh ar c'hreier. Al lôn gonte ar gaoz etrehe. An hini ac'h ae, gleve e blanedenn.** *Entre minuit et deux heures du matin, on n'avait pas le droit d'aller dans les crèches. Les animaux parlaient entre eux. Celui qui y allait entendait sa destinée.* En effet, non seulement les animaux retrouvaient la parole mais ils possédaient en même temps ce pouvoir de prévoir l'avenir des gens de leur entourage, des hommes de leur village comme nous le rappelle cette femme de Plusquellec : « **Oa ket mat mont da selaou kar al lônéd laro dac'h piv a varvo 'pad ar bloaz** », *il n'est pas bon d'aller écouter car les animaux vous diront qui mourra dans l'année.* C'était peut-être une façon de dissuader les curieux et de faire durer la légende.

C'est là le sujet d'un récit de croyance qui va effectivement bien au delà de l'espace français. Il est très connu encore aujourd'hui en Basse-Bretagne et largement répandu sur l'ensemble de la France, outre-Manche, mais aussi jusqu'en Russie. Il est même frappant de voir à quel point la trame du récit aussi bien que les paroles des animaux sont semblables d'un point du territoire à l'autre. L'aire d'extension de cette croyance tend à prouver son ancienneté et pourrait par conséquent remonter même à une période antérieure au christianisme. Elle aurait pu être réactivée ou renforcée par les Evangiles apocryphes à propos de la Nativité.

C'est l'histoire d'un paysan sceptique qui veut se rendre compte si véritablement les animaux parlent la nuit de Noël et qui va se cacher dans un coin de la crèche. A minuit, les animaux se mettent à converser et annoncent, avec regrets, qu'ils iront conduire leur maître en terre. Ils confirment ainsi que le temps de Noël est bien le temps des prédictions et qui plus est, en lien avec la mort. En voici quelques exemples pris tout d'abord en Bretagne parmi la quarantaine d'enregistrements que j'ai moi-même recueillis sur le terrain ou pris ici et là dans des ouvrages de folklore :

Bulat-Pestivien

Ur paotr a neva daou gêle hag a vezent staget war ar c'harr, kêleoù da labourat hag gant an noz Nedeleg nâ klevet lâret e oa gwir a gaozee ar c'hôleoù. Mâ, me 'meañ a oueo hag e oa aet d'ar c'hraou da baseal an noz Noel. Roet nâ foenn dezhe, roet kalz a voued

dezhe evel oa sañset ha pa oa sonet an hanternoz a nâ klevet un deus ar c'hôleoù o lâret d'egile : - *Benn ar yaou momp ur gwall devezh ma far ! – Ya, lâr egile, para ? – Kas hom mestr d'an douar. – Hopala, a lâre. Hemañ oa partiet e gêr, trawalc'h nâ klevet hag aet e oa d'an douar ar yaou war lerc'h ivez, marvet a oa.* *Un gars avait deux bœufs et on les attachait sur la charrette, des bœufs pour travailler et pendant la nuit de Noël il avait entendu dire qu'il était vrai que les bœufs parlaient ; Eh bien, dit-il, moi je saurai et il était allé passer la nuit de Noël dans la crèche. Ils leur avait donné du foin, il leur avait donné beaucoup à manger comme il devait le faire et quand minuit avait sonné, il avait entendu un des bœufs dire : jeudi prochain nous aurons une rude journée, mon compagnon ! Oui, dit l'autre, quoi ? Conduire notre maître en terre. Hopala, dit-il. Il était parti à la maison, il en avait assez entendu et il avait été enterré aussi le jeudi, il était mort.*

Poullaouen

Pad an oferenn hanternoz 'veze klevet ar lônéd konto. Gwechall, memes keit hag a oan yaouank, meus soñj a veze lakaet ur bec'h foenn barzh ar c'hraou ha benn unnek eur da noz veze distribuet. Etre hanternoz ha div eur oa ket droed da vont barzh ar c'hreier peogwir ar lon gonte ar gaoz etrehe. *An hini ac'h ae, gleve e blanedenn; Un n'a ket kredet an dra e mod ebet aneañ. Me c'hay, 'meañ, da selaou. Oa ket manket d'hont 'vat. Benn ar fin, un sevel. Amzer zeus c'hoazh, gwelloc'h eo dit kousket peowir benn arc'hoazh vo ur gwall devezh vo ket graet mann ebet d'an abardaez. Gwall devezh benn arc'hoazh. - Peta ez d'or d'an abardaez ? - Vo staget ar c'harr da gas ma mestr d'ar vered.* **A oa ar mestr selaou, ouzout awalc'h. Spouronet oa marwet war an taol. Ha giz-se vez lâret pas mont da selaou al loened d'an noz-se.** *Pendant la messe de minuit, on entendait les bêtes parler ; Autrefois, même quand j'étais jeune, on mettait une botte de foin dans la crèche et à onze heures, on la distribuait aux animaux. Entre minuit et deux heures, il était interdit d'aller dans les crèches. Les animaux parlaient entre eux. Celui qui y allait entendait son avenir (destinée). Quelqu'un n'avait pas cru cela du tout. Moi, j'irai écouter, dit-il. Il n'avait pas manqué d'aller. a la fin, voilà un des animaux qui se lève. Il y a le temps, tu ferais mieux de dormir car demain nous aurons une rude journée, on ne fera rien de l'après midi, rude journée demain; qu'est-ce que tu vas faire l'après midi ? On va attacher la charrette pour conduire mon maître en terre. Le maître écoutait, vous savez. Frappé d'effroi, il était mort sur le coup. Ainsi, on dit ne pas aller écouter les animaux cette nuit-là.*

Plourac'h

Lâret veze se. Ya. Met, Noz Nedeleg n'aemp ket memes ar re ac'h ae d'an ofern hanternoz ha naemp ket d'ar c'hreier. Nann, kar aon mijemp. Ur wech oa lâret din : damaig i da welet ar saout da gousket. Ha, n'in ket laren dê, me n'in ket di ! Nann, me mije aon deus an noz. Oa ket mat mont da selaou kar al lônéd laro dac'h piv a varvo 'pad ar bloaz. Ha me lâr, me n'an ket d'hont betegout laro din varvin. Deus se mijemp aon peogwir veze lâret deomp vijemp daonet ha peogwir mervel n'houlemp ket c'hoazh. *On disait ça. Oui, mais la nuit de Noël on n'allait pas, même ceux qui allaient à la messe de minuit, nous n'allions pas dans les crèches. Une fois on m'avait dit : Tout à l'heure tu iras voir les vaches dormir. Ah non, leur avais-je dit, moi je n'irai pas là ! Non, j'avais peur de la nuit. Il n'était pas bon d'aller écouter car les animaux te diront qui va mourir dans l'année ; Et moi je dis, moi je ne vais pas y aller de peur qu'ils me disent que je vais mourir. De ça nous avons peur parce qu'on nous disait que nous serions damnés et parce que nous ne voulions pas mourir encore.*

Le folkloriste Desaiivre, *Essai de mythologie locale*, rapporte presque dans les mêmes termes les superstitions **du Bas-Poitou** sur la nuit de Noël : **Pendant la nuit de Noël, un maître entendit converser ses bœufs. L'un d'eux disait : Qu'est-ce que j'ferons demain ? » Un autre répondit : « Je porterons demain notre maître en terre, car c'est demain qu'il doit trépasser. » L'homme effrayé fut bien vite à confesse. Il mourut le lendemain, et les bœufs l'accompagnèrent, selon leur prédiction, à sa dernière demeure.**

Charles Joisten dans l'Ariège recueille aussi la légende des bœufs qui parlent : **D'après un croyance très répandue, les bêtes à cornes s'agenouillent et prient devant la crèche, la nuit de Noël, au moment de l'élévation. On prétend que celui qui les entend mourra dans l'année ou que cela annonce une mort dans la maison. Une nuit de Noël, le valet d'une ferme était couché sur la paille, à l'étable, et il entendit les deux bœufs frères, le Pardou et le Mouré qui parlaient ainsi : « Que ferons-nous demain ? » demandait le Pardou. – « Nous porterons notre maître au cimetière », répondit le Mouré. Et il ajouta en fixant le valet : « et tu peux aller l'avertir qu'il se mette en mesure de sauver son âme. » Le valet alla aussitôt conter cela à son maître qui festoyait. « Le Mouré en a menti ! cria le maître, la figure rouge de colère et de boisson ; et je vais aller le corriger tout de suite ! » Il quitte la table et va dans l'aire chercher une fourche. Arrivé au milieu de l'aire, il titube, étend les bras et tombe à terre : il était mort**

En Irlande, dans le comté de Galway, une étudiante note à son tour le récit suivant :

Personne n'allait dans l'écurie à minuit la nuit de Noël car les gens croyaient qu'ils se parlaient et les gens craignaient de surprendre leur conversation. On raconte l'histoire d'un homme qui ne voulait pas y croire. Alors à minuit, la nuit de Noël, il sortit de chez lui et se tint à la porte de l'étable. Bientôt les deux chevaux qui étaient à l'intérieur se mirent à se parler. « Nous avons un grand voyage à faire demain », dit l'un d'eux. « Pourquoi demanda l'autre ? » « Nous devons aller à une veillée mortuaire », dit le premier. « Et qui va mourir », demanda le second ? « L'homme qui est dehors en train de nous écouter » dit le premier cheval. Sur ce, l'homme perdit presque l'esprit mais la conteuse n'entendit pas dire s'il mourut ou non, elle se rappelle que les gens étaient vraiment effrayés d'aller près des chevaux la nuit de Noël.

Cette légende est aussi connue en Allemagne. En voici un témoignage : **Le paysan de Schurten raconte, quant à lui, l'histoire d'un homme qui voulait savoir de quoi s'entretenaient les animaux dans l'étable, le soir de Noël. Cet homme s'était caché dans la mangeoire et avait écouté : Que ferons-nous demain ? " demanda un boeuf à l'autre. "C'est demain Noël", répondit-il, "on ne travaille pas. " -" Oui, et après demain ? " " C'est la Saint-Etienne, férié aussi." "Et le jour suivant ? " - "Nous conduirons le paysan au cimetière". L'indiscret mourut de peur et fut enterré le troisième jour. Ce furent les boeufs qui tirèrent le corbillard.**

On peut même continuer ce voyage légendaire et arriver maintenant au Québec : **...i voulait braver. A mênuit, i entendait dire que...que les animaux s'mettaient à terre, que s'mettaient à genoux. I voulait, i voulait, i l'creyait pas. Ça fait qu'i part, pis is s'en va à mênuit justen là, pis i rentre dans l'étable, là, i va s'mettre dans un coin, à ras sa jument. I avait quatre ou cinq j'vaux, j'suppose, dans l'étable, là. I s'mettent tout à genoux, là. Pis la jument s'met à genoux elle, pis a dit : « C'qu'i a d'plus d'valeur, demain matin, a dit, j'vas, m'a p..., m'a porter mon maître en terre. » c'est tout... (Pis l'lendemain matin ?) l'lendemain matin, ben, l'lendemain matin... (Le maître est mort). Il est mort, i était en terre.**

Il n'est pas nécessaire de fournir plus d'exemples pour remarquer la proche parenté des divers récits et la constance du dialogue sur une vaste ère géographique. Comment l'expliquer ? Nous avons vu l'existence d'un texte en latin comme source du premier entretien entre les animaux au sujet de la naissance du Christ. En aurait-il existé un autre entre les bœufs ou les chevaux qui aurait pu être diffusé par l'église dans la mesure où il comporte un côté moralisateur visant ceux qui veulent en savoir de trop ? « **N'eo ket mat bezañ re gurius** », *il n'est pas bon d'être trop curieux*, me disait Maria Prat en terminant cette histoire. Le but pédagogique à l'égard des enfants est évident avec des histoires de ce genre. Il est dangereux de vouloir approfondir les mystères. On peut donc penser qu'un tel dialogue a pu figurer dans certains textes d'édification mais cela reste à trouver.

Le pouvoir divinatoire des bœufs et des chevaux était par ailleurs entretenu par des récits populaires comme on en trouve dans les vies de saints. La vie de saint Ronan, par exemple, dans laquelle on voit les bœufs qui transportent son corps s'arrêter subitement pour indiquer l'endroit où il devra être enterré, comme s'ils avaient connu la volonté du défunt. De même le cheval de Mari-Job Kerguenoù qui stoppe brusquement sa course sans raison apparente. Il a en fait décelé la présence d'un revenant que la commissionnaire de l'île Grande a fini par voir en traçant une croix sur la route avec son fouet. Elle lui demande alors : - **Où donc est ce que vous portez et qui a la vertu d'effrayer les animaux ? Le petit vieux répondit sur un ton plaintif : Vos yeux ne peuvent le voir, mais les naseaux de votre cheval l'ont flairé. Les animaux en savent souvent plus long que les hommes. Le vôtre ne continuera son chemin désormais que lorsqu'il ne me sentira plus ni devant, ni derrière lui, sur la route.**

Dans le cas qui nous intéresse, le délai généralement annoncé par les animaux convient parfaitement à une population chrétienne car il permet à la personne concernée de mettre ses affaires en règle et sa conscience en paix avant d'affronter le jugement divin. De même, on notera dans certains récits cette volonté de montrer que l'on n'échappe pas à son destin. Celui qui transgresse l'interdit cherche, comme ci-dessous, à tuer les quadrupèdes prophètes pour s'opposer à la volonté de Dieu se donne lui-même le coup fatal. On remarquera encore que ce thème de la divination convient parfaitement à la période de Noël en raison de son lien avec la mort dans les croyances populaires. C'est aussi ce qui lui a sans doute permis d'être plus facilement porté par une longue tradition orale.

Sur les pas de l'Ankou ?

Parmi l'abondance de matériaux collectés sur le terrain de Basse-Bretagne, je souhaiterais pour terminer donner ici le texte d'un récit que j'ai récemment enregistré. Il m'a été conté le 10 juillet 2005 par Henri Sicat, né à Maël-Pestivien en 1913, en visite chez sa sœur à Ploubezre. Henri Sicat a passé son enfance et une partie de son adolescence à Maël-Pestivien. Il vit à Paris depuis l'âge de 18 ans où il était allé chercher du travail comme menuisier. Il raconte cette histoire qu'il tient de sa mère, Marie-Louise Steunou, native également de Maël-Pestivien (23 janvier 1889). Le texte est retranscrit tel que je l'ai entendu, sans retouche aucune

« La nuit de Noël, il y avait deux gros bœufs et puis, soi-disant qu'ils disaient..., c'est le patron qui allait, il causait avec un autre et il a dit, je vais aller écouter mes bœufs ce soir pour voir qu'est-ce qu'il disent. Alors, l'autre il a dit : les bœufs, ils causent pas. Ah, il dit, si, si, ils vont causer. Alors les bœufs, ils se sont mis à causer, les bœufs quand il

est arrivé ; un qui dit : Qu'est-ce que tu fais compère ? demain matin ? Ah, il dit, j'vas amener mon maître en terre. Ah, mais il dit, ton maître il est pas mort. Ah oui, mais j'vas l'mener en terre demain. Et le lendemain matin il (le père) a dit, bon, il dit à son fils, tu vas atteler les chevaux (bœufs) et tu vas attacher la charrette. Alors son fils lui a dit : pour quoi faire ? Ben, pour amener ton grand-père à la masse. La masse, c'était, on l'amenait pour tuer comme un cochon.

DG : *Ah bon ! parce qu'il fallait tuer les gens avec une masse ?*

Il fallait les tuer avec une masse dans ce temps-là, c'était au temps de Jésus-Christ, peut-être avant, j'en sais rien moi..enfin c'était ça, ils étaient trop vieux, il y avait trop de charges (frais) avec eux. Alors l'autre il dit : Bien sûr, j'vais aller atteler les bœufs et quand il a attelé les bœufs, il a dit : Tu vas aller à la maison et tu vas prendre un drap dans l'armoire. Mais le gars, il n'revenait plus, il ne trouvait pas de couteau pour couper le drap. Mais pourquoi t'as mis longtemps comme ça pour revenir qui dit, c'est qu'il faut qu'on se dépêche. Ah, il dit, je trouvais pas le couteau pour couper le drap. Mais il dit : T'avais pas besoin de couper le drap. Ah, mais il dit si. Il dit pour quoi faire ? Ben, pour t'amener à ton tour dans quelques années qu'il lui a dit. Ah, mais qui dit, tu vas dételer les bœufs, on va plus là-bas, on va plus le tuer. C'est fini. Il voulait pas qu'on le tue lui. Il voulait bien tuer son père mais pas lui.

DG : *Comment disait-on en breton tuer à la masse ?*

Gant un horzh, lac'h 'nañ gant un horzh. Parce qu'ils étaient trop vieux, il fallait les tuer puisque les gens ils mouraient pas dans ce temps-là. C'était avant Mathusalem, enfin j'sais pas exactement moi ».

En écoutant ces paroles, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec le plus ancien témoignage de ce récit de la nuit de Noël en Bretagne, recueilli en 1825 par le chanoine Mahé : **Un laboureur ivre s'endormit la nuit de la veille de Noël dans son étable auprès des deux animaux qu'il atteloit à sa charrue. Il entendit un d'entre eux dire à son compagnon : Que ferons-nous demain ? L'autre répondit : nous traînerons notre maître en terre. Non, non, dit le paysan piqué, vous ne l'y traînerez point ; et il prit sa hache pour frapper l'insolent animal. Mais il arriva, on ne sait comment, qu'au lieu de faire tomber ses coups sur la bête, il se fit à lui-même une blessure mortelle ; de sorte que le lendemain, il fut traîné au cimetière par ses propres bœufs, selon la prophétie.»**

Ces deux versions nous entraînent sur la piste du « **mell binniget** », *le maillet béni* qu'on prétendait autrefois destiné aux mourants pour leur faciliter le passage vers l'au-delà. Un informateur de François Vallée relevait cette phrase en 1900 dans le secteur de Saint-Nicolas-du-Pélem à propos d'une personne très âgée qui ne semblait pas encore près de mourir : **Red e vo binio an horz evit torro e benn**, *il va falloir bénir la masse pour lui casser la tête*, une expression à rapprocher également de cette autre recueillie sur le même secteur : **Pa starda ar vourel war ar goug**, *quand la cognée serre la gorge*, c'est-à-dire, quand la mort approche. Je viens moi-même de retrouver trace de la première expression à Mellionec : « **Benniget an horz 'vit torro e benn, un den na baree ke, un den fall, un den fall, fall a veze lâret : heñ'zh, o poent eo bennigo an horzh evit torro e benn d'añ kar oara ket mann vat ebet.** (*bénir la masse pour lui casser la tête, un homme qui ne guérissait pas, un homme très mal en point, on disait : celui-là, oh, il est temps de bénir la masse pour lui casser la tête, il n'est plus conscient*). Celui qui bénissait le marteau faisait en général son acte de contrition avant, il disait : je ne devrais pas le faire, en somme, alors quand le marteau était béni, c'était une excuse ».

Je regrette de n'avoir pu à ce jour obtenir plus d'informations à ce sujet. Ces éléments sont toutefois intéressants à mentionner et donnent une nouvelle pièce à verser au dossier concernant le dieu frappeur, le dieu au maillet, dont l'Ankou pourrait être le descendant en Basse-Bretagne.

Daniel Giraudon
Professeur de breton (Université de Bretagne Occidentale)
Centre de Recherche Bretonne et Celtique